

Bibliothèque Maison de l'Orient



139412

Tp 493p/17



EXTRAIT

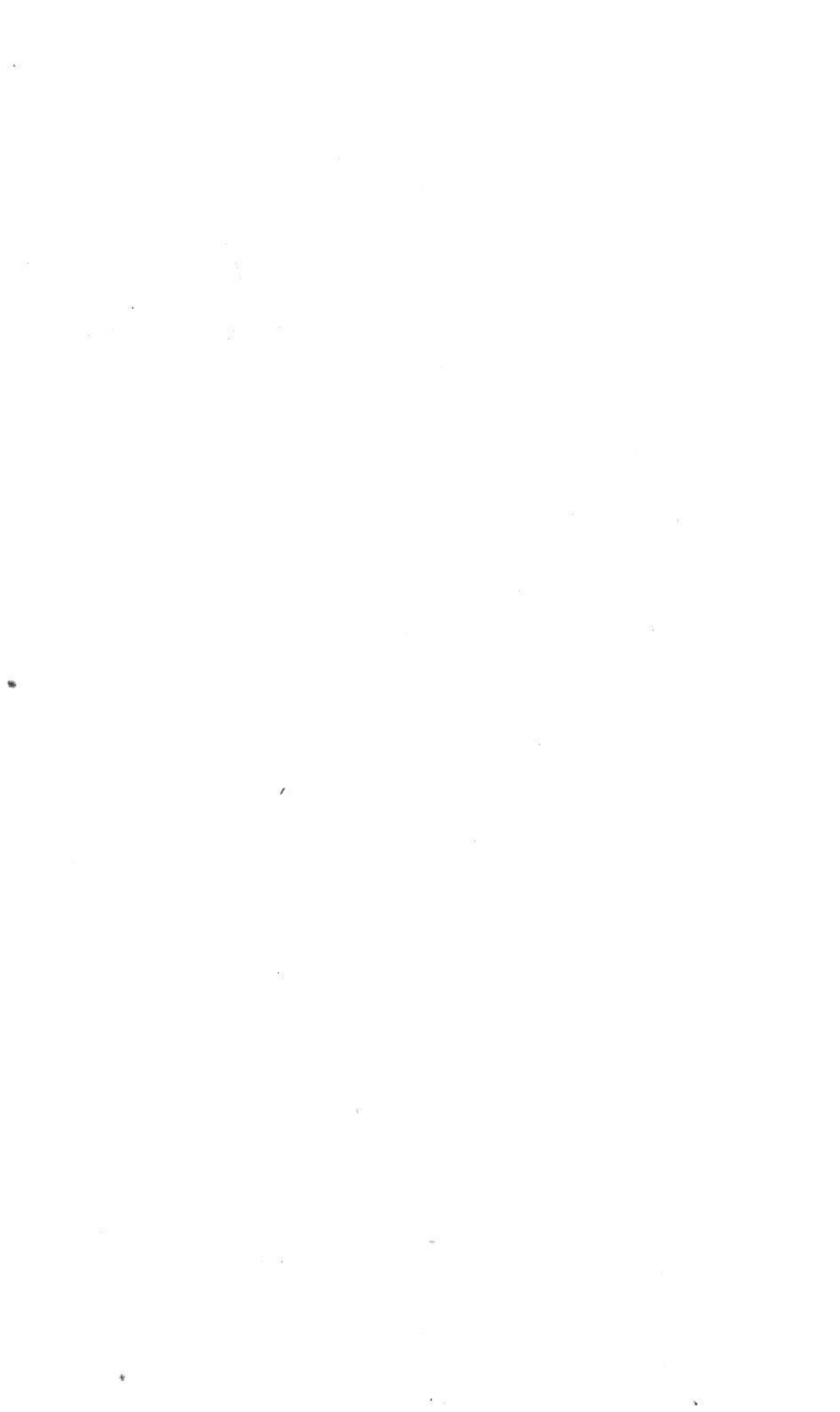
DU

RECUEIL DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

SCIENCES ET ARTS D'AGEN

—

TOME IX — 1858-1859



POLYRRHÉNIE,

PAR

M. LÉON THENON,

MEMBRE NON-RÉSIDENT.



Dans les montagnes occidentales de l'île de Candie, à cinq quarts d'heure de la mer qui baigne la côte du nord, au sud du port de Kissamo-Kastelli, est le petit village de Paléokastro. Lorsque, venant de Kissamo, on a traversé la plaine qui en dépend et les collines basses qui la ferment, on est frappé du majestueux spectacle que l'on a devant les yeux. Les montagnes succèdent aux montagnes, étalant leurs pentes arides des deux côtés d'un ravin que les eaux ont creusé. Dans le lointain, les hautes cimes des monts Blancs bornent la vue. A gauche du ravin, les quelques maisons du village de Gligoriana jettent un peu de variété au milieu de cette solitude. Un peu plus loin, une montagne d'une forme bizarre attire l'attention : le sommet, nu et pierreux, se détache de ceux qui l'entourent et avance par une brusque saillie. On y aperçoit des ruines. Paléokastro est au pied sud-ouest de cette montagne.

Le nom de Paléokastro nous apprend qu'il eut là une ville ancienne. Souvent, pendant le moyen-âge, le lieu où une cité grecque avait existé, le village qui lui survécut, fut appelé par les paysans Paléokastro, vieux château. Outre celui du district de Kissamo, il y a quatre Paléokastros dans l'île de Candie.

* Village moderne de Paleokastro, dans le district de Kissamo-Kastelli (Ile de Crète.)

Paléokastro occupe seulement une partie de l'ancienne ville qu'il a remplacée. Les ruines sont disséminées au-dessus, autour et à l'intérieur du village. Il y avait ici comme dans toutes les cités de la Grèce primitive, deux parties distinctes : l'acropole sur la hauteur, et la ville au pied de l'acropole. Il reste des vestiges de l'une et de l'autre.

La position de l'acropole était très-forte. A l'est et au nord-est, du côté qui regarde les monts Blancs, la montagne à pic, au-dessus d'une vallée profonde, formait pour les habitants un rempart naturel. Au nord-ouest et à l'ouest, ils avaient bâti des murs. Ceux que l'on voit aujourd'hui sont de l'époque byzantine. Mais dans l'antiquité il fallut, aussi bien que pendant le moyen-âge, fortifier la citadelle en cet endroit ; les murailles qui ont subsisté doivent avoir succédé à d'autres plus anciennes et avoir été construites sur les mêmes fondements. L'acropole a conservé peu d'autres ruines ; sur le sommet, une chapelle dont il ne reste que les murs cintrés ; à peu de distance, une voûte en briques, romaine ou byzantine ; ailleurs, une citerne antique ; plus bas, une chambre souterraine. Les murs en forme de voûte et unis par un toit en maçonnerie qui a été fait depuis, sont taillés dans le rocher. D'après la disposition intérieure, on voit que cette chambre dut servir à serrer des provisions ; des rebords sont ménagés pour porter les amphores et les vases.

La ville occupait, au pied de l'acropole, un plateau qui s'avance dans la direction du sud-sud-ouest. J'y ai trouvé des morceaux du mur d'enceinte, les restes d'un temple, des aqueducs très-curieux, les traces de quelques maisons et trois inscriptions.

L'enceinte est facile à reconnaître. Une partie des murs qui l'entouraient existe encore. Ils avaient 1^m 67 cent. d'épaisseur et étaient d'une construction assez régulière. On rencontre aussi çà et là des ruines de murailles qui ne faisaient pas partie du mur d'enceinte : elles soutenaient des terrasses par lesquelles la ville montait vers l'acropole ; on en aperçoit plusieurs étages.

A l'endroit où la ville rejoignait l'acropole, auprès d'une petite église ruinée, un pan de muraille se distingue des autres par une construction plus soignée. Il se compose de cinq assises d'inégale hauteur. La plus basse est presque complètement enterrée; les pierres de l'avant-dernière ont 0^m 30 c. de hauteur, celles de la troisième 0^m 15, celles de la quatrième 0^m 20. Les pierres de l'assise supérieure sont beaucoup plus considérables : elles ont 0^m 77 de hauteur, 1^m 45 de longueur, et sont jointes ensemble par des pierres placées verticalement, d'une hauteur égale, et larges seulement de 0^m 22. Ce travail, dont l'effet est agréable à l'œil, ne dut pas être employé pour un mur de soutènement ordinaire. A en juger par la disposition du terrain, le mur ainsi construit soutenait le péribole d'un temple. La petite église, dont on voit les ruines au-dessus, a été construite en partie avec des pierres antiques; d'autres grandes pierres, dont quelques-unes portent des moulures, sont amassées au-dedans et à l'entour : ce sont autant de vestiges de ce temple.

Deux inscriptions ont été trouvées sur l'emplacement de cet édifice. Quoique très-mutilées, elles peuvent être rétablies, l'une complètement, l'autre en partie. La première est grecque : placée sur le piédestal d'une statue, elle désignait le personnage à qui cette statue avait été élevée. L'autre, écrite en latin, rappelait le souvenir d'un empereur romain.

L'inscription grecque est sur une pierre longue de 1^m 10 cent., épaisse de 0^m 20 c., et brisée dans la partie supérieure. Les quatre lignes de l'inscription ont une hauteur de 0^m 23, et il y a 0^m 53 de la dernière au bas de la pierre. Les lettres sont de 0^m 3. Voici ce qui reste de cette inscription :

NKAI

ΕΛΛΟΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ

ΝΕΑΥΤΗΖΖΟΤΗΡΑ

ΚΑΙΕΥΕΡΤΕΤΗΝ ΑΠΟΛΙΣ

·Voici comment on peut la rétablir :

Κοίντο)ν Και(χιλιον
Μίτ)ελλον αὐτοκράτορα
Τὸ)ν ἑαυτῆς σοτῆρα
Καὶ εὐεργέτην ἅ πόλις.

A Quintus Cœcilius Metellus Imperator,
Son sauveur et son bienfaiteur, la ville.

Κοίντον Καιχιλιον Μίτελλον — Ce nom a pu être complété à l'aide de l'histoire. La terminaison indiquait un Romain, et le titre d'αὐτοκράτορα un empereur ou un général. Le nom d'aucun empereur ne se termine en *ellus*. Parmi les généraux de la République romaine, il y en eut un qui dut recevoir des honneurs particuliers en Crète : Q. Cœcilius Metellus, consul en 69 avant J.-C., fut chargé, à la fin de son consulat, de soumettre la Crète, et au bout de trois ans, la réduisit en province romaine. Le succès lui valut le surnom de Creticus.¹ Maître de l'île, ce général goûta les premiers fruits de la victoire, les hommages et les flatтерies des vaincus. On s'explique ainsi que les habitants d'une ville crétoise lui aient élevé une statue.

Αὐτοκράτορα. — Lorsqu'un général romain avait gagné une victoire éclatante, ses soldats lui décernaient le titre d'*Imperator*. Pour traduire ce titre dans leur langue, les Grecs employèrent le mot αὐτοκράτωρ. Appien, parlant de Curion qui s'était laissé proclamer *Imperator* pour un léger succès remporté sur les Numides, s'exprime ainsi : Αὐτοκράτωρ ὑπέστη προσαγορευθῆναι.² C'est dans ce sens qu'αὐτοκράτορα est ici employé. Dès le début de son expédition, Métellus, vainqueur auprès de Kydonie, avait été nommé *Imperator*.³

¹ Epit. Tit.-Liv. XCVIII, 84-84 ; XCIX, 1, 47-50 ; C, 10-11. — ² App. de bello cir. II, 44.

³ Epit. Tit.-Liv. XCVIII, 84.

Avant que les successeurs d'Auguste ne se fussent approprié le titre d'*Imperator*, les généraux romains qui avaient obtenu ce titre, le prenaient dans les inscriptions et sur les médailles : nous savons que Mummius Achaicus, Sylla, Pompée, Métellus, Scipion, un parent de Métellus Creticus, suivirent cet usage.¹ Ils indiquaient même combien de fois ils avaient été nommés *Imperator* : ainsi firent Sylla, L. Plancus et Pompée dans une inscription grecque à peu près semblable à celle de Paléokastro, elle est ainsi conçue : Ὁ δῆμος Γνάιον Πομπήιον Γνάιου υἱὸν τὸ τρίτον αὐτοκράτορα, « le peuple à Cn. Pompée, fils de Cnæus, *Imperator* pour la troisième fois.² »

Τὸν ἑαυτῆς σοτήρα καὶ εὐεργέτην ἃ πόλις. Quant aux titres de sauveur et de bienfaiteur, les Grecs prirent de bonne heure l'habitude de les décerner à leurs maîtres. Ils les prodiguèrent aux Ptolémées et aux autres successeurs d'Alexandre. Plus tard ils les joignirent fréquemment au nom des empereurs.³

Orthographe. — L'orthographe de cette inscription offre peu de particularités. Κοίντος Καικίλιος, traduction de Quintus Cæcilius, se trouve dans une autre inscription crétoise (Bœckh, 2588). — Σοτήρα écrit par ο au lieu d'ω, comme dans une inscription de Paphos (Bœckh, 2615), est plutôt une négligence qu'une habitude du dialecte de la Crète : dans deux inscriptions du même pays, nous lisons Σωτήρα et Σώτειρα (Bœckh, 2606 et 2609). — Enfin ἃ πόλις pour ἡ πόλις n'est pas sans exemples : citons seulement une inscription d'Hierapytna (Bœckh, 2585), et une de Polyrrhénie trouvée à Téos (Bœckh, 3054).

L'inscription latine est beaucoup plus mutilée que l'inscrip-

¹ Pour les inscriptions, voir Orelli, *Insc. lat. select.*, 565, 574, 591 ; pour les médailles, Eckel, *doctrina nummorum veterum*, vol. V, p. 490, 492-495, 281.

² Borghesi, *Giornale Acad.* 1825, p. 86, cité par Orelli, *Insc. lat. select.*, 574.

³ Entre autres exemples, les Eginètes appellent Hadrien σῶτηρ καὶ εὐεργέτης, Bœckh, *Corpus*, 352.

tion grecque. La pierre est brisée de tous les côtés. Elle devait être considérable, car les lettres ont 0^m 19 de hauteur. Il ne reste plus que dix lettres :

INVSHADRIAN

d'après ce fragment, on voit qu'il était question de l'empereur Hadrien (Trajanus Hadrianus). Grâce à un hasard assez curieux, nous pouvons en savoir un peu plus long sur cette inscription.

Il y a cent soixante ans, un célèbre botaniste français, Tournefort, visita une partie de l'île de Candie, alla à Paléokastro, et y trouva les débris d'une inscription. « On lit sur une longue pierre, dit-il, IMP. CAESAR en parfaitement beaux caractères. Nous ne pûmes pas trouver le reste de l'inscription pour apprendre quel était ce prince. Sur un autre bout de pierre qui sert de linteau à la porte d'une masure, on lit ces caractères IVII. COS. III. ¹ »

Hadrien, consul pour la troisième fois en 119 après J.-C., fut toujours, depuis cette année, appelé sur les inscriptions COS. III. On peut sans présomption joindre les deux fragments cités par Tournefort à celui qui a été trouvé dernièrement. Ils doivent être placés dans cet ordre :

IMP. CAESAR. . . . ANVSHADRIAN. . . .

. TVII. COS. III.

Imp. Cæsar Trajanus Hadrianus

Trib. Pot. VII. Cos. III.

La septième fois qu'Hadrien exerça la puissance tribunitienne correspond à la septième année de son règne, 124 ap. J.-C.

Ainsi Tournefort a trouvé la date de cette inscription ; nous

¹ Tournefort, *Voyage du Levant*, lettre 2^{me}. -

connaissions maintenant le prince à qui elle se rapportait; espérons qu'un troisième voyageur découvrira pour quel bienfait Hadrien fut honoré par les habitants de ce pays.

Les anciens ornaient de statues les avenues voisines de leurs temples et attachaient les décrets et les inscriptions honorifiques ou commémoratives aux murs de ces édifices, sous la protection des dieux. La statue de Metellus et l'inscription gravée en l'honneur d'Hadrien prouvent qu'un temple exista en cet endroit. C'est celui dont il reste un pan de mur et des pierres mêlées aux ruines de l'église. Il était dans une très-belle situation; du pied de l'acropole il dominait la ville entière et la vallée qui s'ouvrait au loin sur la plaine de Kisamos.

Les fondateurs de la ville avaient voulu qu'elle fût inattaquable; mais l'eau manquait sur le sommet isolé où ils l'avaient placée. Pour se procurer ce trésor indispensable à la vie d'une cité, les habitants ne reculèrent pas devant des travaux infinis. Ils creusèrent dans l'intérieur du rocher de longs conduits qui apportaient à leur ville l'eau d'une source éloignée. Deux de ces conduits ont subsisté. L'un n'offre aucune particularité: c'est tout simplement un passage haut de 2^m 30 cent., large de 1^m 35 cent. Il n'en est pas de même de l'autre, qui est situé un peu plus haut et qui donne de l'eau en bien plus grande abondance. Il a 1^m 50 cent. de hauteur, 1^m de largeur; il est creusé à une très-grande profondeur; des paysans me dirent s'y être avancés à une distance de deux heures. Bien que la pierre soit assez tendre, on s'étonne des efforts persévérants qu'une telle œuvre a dû coûter. Dans l'intérieur, de distance en distance, on avait ménagé des réservoirs. L'aqueduc, sur toute sa longueur, est divisé en deux parties, l'une, plus étroite, est le canal par où l'eau arrive; l'autre, plus large, est un corridor où l'on entrait pour nettoyer les réservoirs et dégager le conduit, s'il était obstrué. On n'avait pas oublié d'intéresser les dieux à une œuvre aussi utile. Tout à côté de l'aqueduc est une grotte où résidait la nymphe de la fontaine: on y voit une petite niche destinée à

contenir une statuette. Devant cette grotte et devant l'aqueduc un revêtement de marbre couvrait le rocher; l'artiste y avait ménagé l'entrée de la grotte et l'ouverture par où l'eau sortait. Parmi les pierres amassées tout auprès, il y en a. une couverte de jolies moulures ioniques : elle aide l'imagination à reconstruire cette façade. Si le pays n'est pas complètement désert, il le doit aux aqueducs : ils ont retenu le peu de population qui ait survécu à l'ancienne ville. Tandis que les paysans abandonnèrent le reste de l'enceinte, ils bâtirent quelques maisons autour des aqueducs, sur le seul point où l'eau coulat. C'est aujourd'hui le petit village de Paléokastro.

Les maisons antiques n'ont pas tout à fait disparu : on en voit çà et là des traces sur le rocher, auprès du village. Plusieurs chambres sont taillées dans le roc même. Il y a aussi dans le village une tour à demi-ruinée et quelques tombeaux sans intérêt.

On me montra une pierre funéraire d'un travail simple et soigné. Au-dessous de palmettes dessinées avec goût, est une inscription en belles capitales grecques :

ΓΕΡΩΝ. ΕΠΙΦΑΝΕΥΣ

ΓΟΡΤΥΝΙΟΣ

Γέρων Ἐπιφάνευσ Γορτύνιος

Géron, fils d'Epiphanes, de Gortyne.

Les noms propres de Géron et d'Epiphanes, formés l'un et l'autre d'un adjectif, sont connus : Aristophane cite le premier, et saint Clément d'Alexandrie, le second;¹ tous les deux se trouvent dans des inscriptions athéniennes.² Le génitif Ἐπιφάνευσ est à remarquer : Grégoire de Corinthe nous apprend que cette forme est dorienne.³ Une inscription d'Eleutherna, trouvée à

¹ Arist. *Eccl.* 848, Dind.; S. Clément d'Alex. *Strom.* III, *comm.* — ² Bæckh, 549 et 412. — ³ Greg. Corinth. *de dial. doricâ* CXII.

Téos, porte Ἀγησάνδρος Εὐκράτειος Ρόδιος, Agésandros, fils d'Eucrates, de Rhodes ;¹ et Bæckh regarde ce génitif comme particulier aux Rhodiens et non aux Crétois.² L'inscription de Géron, épitaphe d'un Crétois enterré dans une ville crétoise, appartient certainement au dialecte de la Crète. D'ailleurs, Ἐπιφάνεος pour Ἐπιφάνεος ressemble à νευμηνία pour νεομηνία dans une inscription d'Arcadhia,³ et à Κλευμενίδα pour Κλεομενίδα dans trois inscriptions de Lyttos.⁴ La ville de Gortyne, dont il s'agit ici, n'est pas celle d'Arcadie, mais plutôt Gortyne de Crète.

A en juger par la position qu'elle occupait et les ruines qu'elle a laissées, la ville ancienne appelée aujourd'hui Paléokastro avait de l'importance : son nom doit être parmi ceux des cités crétoises que les écrivains nous font connaître.

Strabon nous apprend qu'à l'ouest de Kydonie et à trente stades de la mer, était Polyrrhénie.⁵ Ptolémée et Pline-l'Ancien nomment Polyrrhénie parmi les villes de l'intérieur. Paléokastro est à l'ouest de La Canée qui a remplacé Kydonie, et à cinq kilomètres et demi de la mer.

L'inscription funéraire d'un Crétois nommé Epaphrys dit qu'il était Polyrrhénien et Kisamien :⁶ on peut en conclure que Polyrrhénie et Kysamos appartenait à la même région. Paléokastro est dans le voisinage de Kissamo-Kastelli, qui a pris la place et conservé le nom de l'ancienne Kisamos.

Enfin, et cette preuve est décisive, les habitants de Paléokastro trouvent dans leurs champs une grande quantité de médailles de Polyrrhénie. Presque toutes celles qui me furent montrées portent le nom et les emblèmes de cette ville.

Polyrrhénie ne s'éleva pas au rang de Cnosse, de Gortyne ou de Kydonie ; mais après celles-ci, elle était une des premières cités crétoises. Le peu que les écrivains ont rapporté des Polyrrhé-

¹ Bæckh, 3047. — ² Bæckh, vol. II, p. 402 : de *dialecto inscrip. cretic.* 3. — ³ Bæckh, 3052. — ⁴ Bæckh, 2575, 2574, 2575. — ⁵ Strab. X, 4, 13. — ⁶ Muratori *inscr.*, p. 1072.

niens montre qu'ils eurent un caractère énergique et prirent une part active aux guerres civiles de la Crète.

Les premiers habitants des montagnes de Gligoriana et de Paléokastro furent des bergers ; sur ces vastes pentes, qui offraient de bons pâturages à leurs troupeaux, ils bâtirent plusieurs bourgades.¹ Ils n'étaient pas soumis à une loi commune ; aucun lien ne les unissait. Ils vécurent ainsi dispersés jusqu'au jour où des hommes d'une race plus intelligente et plus civilisée leur apprirent à vivre en société. A une époque difficile à désigner, peut-être à la suite de l'invasion dorienne au sud de la Grèce, des Achéens et des Laconiens parurent dans cette vallée des monts Blancs. Ils choisirent, pour leur séjour, une hauteur inaccessible qui la commandait tout entière. Ils tracèrent une enceinte, l'entourèrent de murs et, y appelèrent les montagnards des environs.²

Des bergers réunis par les Achéens, tels furent donc les habitants de la nouvelle cité. Elle ne perdit pas le souvenir de son origine : elle s'appela « Polyrrhénie » la ville « riche en troupeaux.³ » Les Polyrrhéniens gardèrent aussi dans leurs mœurs l'empreinte de la rudesse primitive de leurs ancêtres. Protégés par la situation escarpée de leur ville, nid d'aigles d'où ils fondaient sur les contrées voisines et où ils rapportaient impunément leur butin, ils semblent être restés un peuple à demi-barbare, qui ne s'ouvrit jamais complètement aux idées et aux sentiments de la Grèce.

Leur religion fut modifiée par les colons Achéens ; mais ceux-ci durent respecter la divinité autochthone et jusqu'à un certain point maintenir les anciens rites. Ils trouvèrent Britomartis « la vierge douce » honorée par les montagnards de la Crète occiden-

¹ Strab. X, 4, 13.

² Strab. X, 4, 13. — ³ Etienne de Byzance, Πολύρρηγιν; Suidas, Πολύρρηνες. Homère, II, IX, 134, emploie cette expression : ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύρρηνες πολυβοῦται, là habitent des hommes riches en troupeaux, riches en bœufs.

tale ; ils changèrent son nom et l'appelèrent Artémis Dictynné.¹ Amie de la chasse et de la guerre, elle portait les armes crétoises, l'arc et le carquois.² Le culte que les anciens bergers rendaient à leur vierge était grossier, peut-être sanguinaire : il y eut toujours à Polyrrhénie des sacrifices d'une nature assez brutale pour être qualifiés de « troublés, agités, tumultueux. » Les Achéens racontèrent qu'Agamemnon, poussé par une tempête sur la côte de Crète, se rendit à Polyrrhénie et y commença un sacrifice ; pendant son absence, les prisonniers Troyens brûlèrent ses vaisseaux à l'exception d'un seul ; il quitta aussitôt la cérémonie, monta sur son vaisseau et s'échappa.³ On reconnaît là une tradition imaginée après coup pour expliquer le nom de ces sacrifices « troublés. » Ce nom dut plutôt son origine à quelque coutume grossière, à quelque acte de violence, que les Polyrrhéniens, suivant un rite primitif, mêlaient à leurs sacrifices.

Par les médailles de Polyrrhénie, nous savons que cette ville honorait aussi Jupiter et Pallas. Jupiter, né en Crète, avait droit plus que tout autre dieu aux hommages d'une cité crétoise. Il est regardé par les Polyrrhéniens comme un compatriote et comme un frère ; ils lui donnent une couronne de laurier ;⁴ ils l'appellent τὸν Κρηταγέννητος, Jupiter enfant de la Crète.⁵ Pallas dut être accueillie volontiers par ces hommes braves qui la représentèrent avec le casque en tête et la lance à la main.⁶

Polyrrhénie fut, il semble, pour les habitants de cette partie de la Crète un centre religieux : ils y venaient sacrifier aux dieux.⁷ Aussi le bœuf ou le bucrane est-il un des emblèmes que l'on voit le plus souvent sur les médailles de cette ville.⁸

Les Polyrrhéniens menèrent une vie active et guerrière. Pour

¹ Strab. X, 4, 15. — ² Mionnet, *Description des médailles*, t. II, p. 295-295, et *supplément*, t. IV, p. 554-557.

³ Zenobius *Centur.* V, *Prov.* L ; Lucil. Tarrh. ; Suidas. — ⁴ Mionnet, *ibid.* — ⁵ Mionnet, *Supplément*, *Polyrrhenum*, n° 263. — ⁶ Mionnet, *ibid.* — ⁷ Suidas, Πολύρρηνον. — ⁸ Mionnet, *ibid.*

attributs de leur cité ils avaient choisi des armes, un fer de flèche et un bouclier.¹ Archers habiles² comme tous les Crétois, ils cherchaient la guerre au-dehors quand ils ne trouvaient pas à la faire chez eux, et se mettaient au service des étrangers. Leur histoire, s'ils en avaient une, serait une suite d'excursions à main armée chez leurs voisins, d'attaques audacieuses, de brigandages. Ils arrivèrent à dominer toute la partie occidentale de l'île, la moitié des monts Blancs. Leur puissance de l'est à l'ouest commençait à la presque île sacrée de Tityros, où résidait Artémis Dictynné,³ et ne s'arrêtait sans doute qu'aux âpres rochers de Corycos et à la fraîche vallée d'Inachorion; du nord au sud elle embrassait la plaine de Kisamos et la Mésogée qui bordent la mer de Crète, et s'étendait sur le versant méridional des monts Blancs, sur les petites villes situées au-dessus des ravins qui descendent vers la mer de Lybie.⁴

En grandissant, les Polyrrhéniens ne paraissent pas avoir adouci ni amolli leurs mœurs. Les longs aqueducs qu'ils creusèrent dans le rocher, accusent des efforts énergiques, un travail persévérant, un esprit pratique. Ils ne polissent pas leur langage et continuent à parler le dialecte de leurs pères.⁵ Placés à quelque distance de la mer, ils ne font pas le commerce et échappent à l'influence des étrangers.⁶ Mais en même temps qu'eux, d'autres cités plus civilisées, plus brillantes, plus grecques, se développaient en Crète : telles étaient leur voisine Kydonie, l'opulente Gortyne, et Cnosse surtout qui voulut à plusieurs reprises assujétir l'île entière. Les montagnards Polyrrhéniens, attachés aux vieux usages, amoureux de l'indépendance, sont les ennemis

¹ Mionnet, *ibid.* — ² On me montra dans le village moderne un morceau de bas-relief représentant un bras d'homme qui tient un arc; ce fragment appartenait au tombeau d'un archer polyrrhénien.

³ Strab. X, 4, 13: Πολυρρήνιοι παρ'οἷς ἐστὶ τὸ τῆς Δικτύωννης ἱερὸν. — ⁴ Scylax. —

⁵ Le traité avec Téos, dont on n'a pas même le titre entier, prouve seulement que Polyrrhénie était puissante. — ⁶ Hésychius cite trois mots du dialecte polyrrhénien: ἄμολλον, perdrix; κόμβα, corneille; σέρτης, grue.

naturels de ces villes. A la fin du troisième siècle av. J.-C., nous les trouvons à la tête d'une ligue qui luttait contre Cnosse.

En 220 av. J.-C., Cnosse résolut d'abattre une ville qu'elle détestait, la plus ancienne de la Crète, Lyctos. Plusieurs villes, Polyrrhénie avec Kéréa, Lappa, Axos et d'autres se réunirent pour secourir les Lyctiens. Ceux-ci néanmoins virent leur patrie détruite de fond en comble. Les Polyrrhénien et leurs alliés continuèrent la guerre pour eux-mêmes. Mais Cnosse était forte ; elle avait entraîné dans son parti Gortyne, Kydonie, Aptéra, Eleutherna ; mille auxiliaires venus d'Étolie combattaient dans ses rangs. Les Polyrrhénien cherchèrent aussi du secours au-dehors ; ils s'adressèrent aux ennemis des Étoliens, à Philippe de Macédoine et aux Achéens ; ils purent rappeler à ceux-ci que Polyrrhénie était une colonie achéenne. On leur envoya 300 Illyriens, 200 Achéens et 100 Phocéens. Grâce à ce renfort, la ligue fut victorieuse, et força les habitants d'Eleutherna, de Kydonie et d'Aptéra d'abandonner Cnosse. Alors les hostilités cessèrent, et chacun des deux partis envoya des archers à ses alliés du continent, Cnosse aux Étoliens, ses ennemis aux Achéens et à Philippe.¹

Polyrrhénie conserva jusqu'au dernier jour sa haine contre les Cnossien et les Kydonien. Du moins, quand les Romains vinrent pour conquérir le pays, Kydonie et Cnosse dirigèrent la résistance nationale, les autres villes importantes se défendirent avec vigueur, et parmi elles Polyrrhénie n'est pas nommée.² Rome avait sans doute profité, la comme partout, des divisions de ses ennemis, et s'était servie contre les défenseurs de la Crète de leurs anciens rivaux. Métellus, ce vainqueur cruel qui punit durement les autres Crétois, fut honoré par les Polyrrhénien : il lui élevèrent une statue et lui décernèrent les titres de sauveur et de bienfaiteur. Après la conquête, la ville conserva des privi-

¹ Polybe IV, 53-55. — ² *Epit. Tit. Liv. XCVIII—C.*

lèges : elle eut le droit de battre monnaie et de frapper ses médailles à l'effigie des empereurs. Elle jouit certainement de cette faveur sous Auguste, sous Caligula et sous Trajan.¹ L'empereur Hadrien lui montra de la bienveillance; une inscription, trop mutilée aujourd'hui pour qu'on en retrouve le sens, témoigne du moins que cet empereur mérita la reconnaissance des Polyrrhéniens : il avait construit une route, creusé un aqueduc, restauré le temple dont les ruines subsistent, ou élevé une statue à la divinité. Ainsi les empereurs payaient les dettes de la république romaine.

Après Hadrien, il n'est plus question des Polyrrhéniens. Ce petit peuple n'avait été que brave. Il n'avait pour se soutenir ni l'industrie ni le commerce. Il s'éteignit peu à peu. Aujourd'hui ce n'est qu'à l'aide de ruines dispersées sur un terrain à peu près désert, de monnaies trouvées dans les champs et de quelques mots échappés aux écrivains, qu'on peut indiquer la place que Polyrrhénie occupa et donner une idée du caractère de ses habitants et du rôle qu'ils jouèrent dans l'histoire si incertaine de la Crète.

¹ Mionnet, *Descr. et suppl. loc. citat.*



